

Être raisonnable, ce n'est pas être entre deux extrêmes ; c'est faire marcher sa raison.

Tout est échec, dans la vie. Les réussites ne sont, en fait, que des échecs ratés. (Roman Gary)

Si la science devient un théâtre de confusion au lieu d'un cadre commun d'orientation à propos de la réalité des choses, alors elle n'est pas en train d'atteindre son objectif. Si les discussions prennent de l'importance pour elles-mêmes et non et tant que cheminement vers une convergence des conceptions et une adéquation au réel, alors on ne se situe pas sur une voie véritablement scientifique. (Ramón Turró, 1854-1926)

L'avantage d'être intelligent, c'est qu'on peut toujours faire l'imbécile, alors que l'inverse est totalement impossible. (Woody Allen)

S'abstenir est d'une tristesse à mourir ; se gaver, d'un ennui à crever ». (Gilles Macagno)

Se contenter de croire vous évite la pénible nécessité de penser. (Isaac Asimov,)

Les intellectuels européens, depuis Hegel et Marx, ont estimé que la révolution et la violence étaient consubstantielles, la seconde étant accoucheuse d'histoire, et il s'est même trouvé récemment un philosophe communiste réputé pour écrire que plus il y aurait des morts, plus il y aurait d'espoir. Qu'est-ce qui nous a éloignés des utopies, sinon la barbarie de ceux qui ont prétendu les mettre en pratique ? (Jean Daniel)

Les situations et les comportements dont l'actualité s'enrichit chaque jour sont eux-mêmes si caricaturaux que leur simple recension semble déjà une caricature. (Pascal Mérigeau, critique de cinéma)

Nul ne peut ignorer que la temporalité humaine est en crise. Hégémonie du court terme, effacement de l'avenir comme « promesse », repli sur l'immédiateté, aspiration infantile au tout-tout-de-suite, alignement technologique sur la nanoseconde (un milliardième de seconde !), substitution du scoop à l'information, engagements extérieurs irréfléchis, sondages devenus seul horizon : notre modernité est sujette à une effarante maladie du temps. (Jean-Claude Guillebaud)

Dans un monde à grande vitesse où l'immédiat du moment est rapidement chassé par l'immédiat d'après, on est souvent incapable de penser le temps dans sa vraie dimension : la durée. (Daniel Cohn-Bendit)

Dans nos sociétés au temps court, le désir de visibilité a remplacé le désir d'éternité. (...) Exister, désormais, cela veut dire être visible, être vu. (Nicole Aubert, sociologue)

Il y a plusieurs façons d'être con, mais le con choisit toujours la pire. (Frédéric Dard)

Un peu plus de 26% des Européens croient que... la Terre est au centre et que le Soleil tourne autour ! Et lorsqu'ils placent le Soleil au centre et la Terre qui gravite autour, ils sont... 23% à donner 1 mois comme durée de révolution de la Terre !! Et on apprend également que... l'astrologie est jugée comme plutôt scientifique par près de 53% des Européens !!! ("Les Européens, la science et la technologie", Euro-baromètre décembre 2001 de la Direction Générale de la Recherche.)

Lorsqu'un pauvre mange de la viande, c'est que l'un des deux n'est pas en bonne santé.

Si les riches pouvaient payer les pauvres pour mourir à leur place, les pauvres ne vivraient pas vieux, mais ils vivraient dans l'opulence...

Une étude récente prouve que les élèves de cinquième de 2005 sont, en français, au niveau des CM2 de 1985. Dans les quartiers populaires, ce sont les troisièmes qui se situent au niveau CM2. (...) Entre 1976 et aujourd'hui, les horaires dévolus au français entre le CM2 et la troisième ont diminué de 800 heures, soit l'équivalent d'une année et demie de cours de français. (Fanny Cappel, Téléràma).

Il faut faire la différence entre le registre des savoirs, qui sont du domaine public et donc potentiellement universels, dont la contestation doit être instruite et méthodologiquement caractérisée, et le registre des significations, du domaine privé, où personne ne doit effectivement se faire imposer par la science une option plutôt qu'une autre, ce que la science ne cherche même pas à faire. (Guillaume Lecointre).

Je veux dire ici que les frontières d'hier ne sont plus intangibles et que les tentatives restauratrices de certains, de bordures en murailles, nous conduisent dans le mur et nous empêchent de saisir le monde qui vient. (Daniel Cohn-Bendit)

Toutes les grandes vérités commencent en tant que blasphèmes, mais tous les blasphèmes ne deviennent pas une grande vérité. (George Bernard Shaw)

La droite utilise un verbe d'émotion, l'extrême droite, une rhétorique de peur, et la gauche, un discours de raison. C'est d'ailleurs ce qui fait son honneur. Le monde est complexe. Mais pour faire un raisonnement il faut beaucoup plus de temps que pour lancer un slogan ou pour frapper au ventre. (...) La raison est la force de notre société. La corde de rappel. Et la morale n'est pas dans l'état de la nature. Mais elle s'apprend. (Michel Onfray)

« Si vous ne nous laissez pas rêver, nous ne vous laisserons pas dormir ». « Les marchés gouvernent, mais je n'ai pas voté pour eux ». « Sans travail, sans maison, sans futur et sans peur ». (Slogans glanés dans le « village » des *indignés* de la Puerta del Sol à Madrid)

Il y a eu étonnamment peu d'opposition à la plupart des empiètements par les intérêts ecclésiastiques. Une raison de cela semble être la croyance répandue que la religion est aujourd'hui douce et tolérante et que les persécutions constituent une chose qui appartient au passé. C'est une illusion dangereuse. (Bertrand Russell, *Pourquoi je ne suis pas chrétien*)

Je ne crois pas que la controverse soit nocive pour des raisons générales. Ce n'est pas la controverse et les différences étalées au grand jour qui mettent en danger la démocratie. Au contraire, elles constituent ses protections les plus importantes. C'est une partie essentielle de la démocratie que des groupes substantiels, même des majorités, étendent la tolérance à des groupes dissidents, aussi petits qu'ils soient et aussi importants que puisse être l'outrage infligé à leurs sentiments. Dans une démocratie, il est nécessaire que les gens apprennent à supporter que leurs sentiments soient outragés. (...) On risque visiblement beaucoup moins, aujourd'hui, de susciter des réactions d'indignation en insultant l'intellect de ses concitoyens par des assertions d'un dogmatisme effarant ou des raisonnements d'une débilité affligeante qu'en heurtant, volontairement ou non, certains de leurs sentiments. (Bertrand Russell, *Pourquoi je ne suis pas chrétien*)

Ma propre conception concernant la religion est celle de Lucrèce. Je la regarde comme une maladie née de la peur et une source de misère inouïe pour la race humaine. (...) La religion est fondée (...) en premier lieu et principalement sur la peur. C'est en partie la terreur de l'inconnu et en partie (...) le désir de sentir que vous avez une sorte de frère plus âgé qui sera à vos côtés dans tous vos ennuis et conflits. La peur est le fondement de toute la chose : la peur du mystérieux, la peur de la défaite, la peur de la mort. (Bertrand Russell, *Pourquoi je ne suis pas chrétien*)

La religion empêche nos enfants d'avoir une éducation rationnelle ; la religion nous empêche d'éliminer les causes fondamentales de la guerre ; la religion nous empêche d'enseigner l'éthique de la coopération scientifique à la place des vieilles doctrines féroces du péché et du châtement. Il est possible que l'humanité soit au seuil d'un âge d'or ; mais, si c'est le cas, il sera nécessaire d'abattre d'abord le dragon qui garde la porte, et ce dragon est la religion. (Bertrand Russell, *Pourquoi je ne suis pas chrétien*)

Une habitude de faire reposer ses opinions sur des preuves, et de ne leur donner que le degré de certitude que les preuves garantissent, guérirait, si elle devenait générale, la plupart des maux dont souffre le monde. Mais, pour le moment, dans la plupart des pays, l'éducation vise à empêcher le développement d'une telle habitude. (Bertrand Russell, *Pourquoi je ne suis pas chrétien*)

Dans le domaine des émotions, je ne nie pas la valeur des expériences qui ont donné naissance à la religion ; mais je ne peux admettre aucune méthode autre que celle de la science pour parvenir à la vérité. (Bertrand Russell, *Science et religion*)

Je pense que la foi est un vice, parce que la foi veut dire croire une proposition quand il n'y a pas de bonne raison de la croire. (Bertrand Russell, *Pourquoi je ne suis pas chrétien*)

Les hommes ne peuvent pas se permettre d'être dominés par leurs humeurs, croyant une chose à un certain moment et une autre à un autre moment. (...) Ne vous satisfaites pas d'une alternance entre des moments de rationalité et des moments d'irrationalité. Regardez l'irrationalité de près avec une détermination à ne pas la respecter et à ne pas la laisser vous dominer. (...) Ne vous autorisez pas à rester une créature vacillante, dominée à moitié par la raison et à moitié par une folie infantile. (Bertrand Russell, *L'existence et la nature de Dieu*)

Dans la confrontation entre la science et la religion, Russell (...) prend une fois pour toutes le parti de la première contre la seconde, et le choix de la science est lié, à ses yeux, à celui de la démocratie, la méthode scientifique pouvant être considéré comme la méthode démocratique de formation et de fixation de la croyance, alors que le mode de pensée religieux, qui est dogmatique et autoritaire par essence, a une affinité naturelle avec la tyrannie, aussi bien politique qu'intellectuelle. (Jacques Bouveresse, *Que peut-on faire de la religion ?*)

J'en ai bientôt fini avec mes lectures sur le magnétisme, la philosophie et la religion. Quel tas de bêtises ! ouf ! Et quel aplomb ! Quel toupet ! Ce qui m'indigne ce sont ceux qui ont le bon Dieu dans leur poche et qui vous expliquent l'incompréhensible par l'Absurde ! Quel orgueil que celui d'un dogme quelconque ! (Flaubert)

Dans une époque où tout semble être devenu une question de présentation, de promotion et de communication, il n'est pas surprenant que la religion elle-même puisse être tentée de se laisser entraîner de plus en plus dans le processus. Mais on est obligé plus que jamais de se demander si c'est bien à elle, et non pas plutôt à ceux qui l'utilisent de façon plus ou moins cynique pour leurs propres fins, en particulier aux politiques, qu'il profitera finalement. (Jacques Bouveresse, *Que peut-on faire de la religion ?*)

Jean Guéhenno, dans *Changer la vie*, déclare : « Il y a un droit à la vérité devant lequel tous les esprits sont égaux, et c'est le premier des droits. » C'est un langage dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est venu aujourd'hui difficile à comprendre. On a tendance à considérer comme nettement plus conforme au principe démocratique de l'égalité de tous les esprits de parler d'un droit de chacun à sa vérité, plutôt que d'un droit à la vérité. Et si c'est une façon de rendre la vérité suspecte, elle ne court guère le risque d'être considéré comme fautive et encore moins comme criminelle, dans la mesure où elle s'accompagne de la suggestion que le vrai « objectif » et

« universel » (qui, du point de vue nietzschéen, peut être considéré justement comme un peu trop plébéien) est une chose dont l'importance a été considérablement surévaluée et dont on peut très bien, en réalité, se passer, de telle sorte que quelqu'un qui serait privé de son droit à la vérité ne serait privé, en fin de compte, de rien de véritablement indispensable et essentiel. (Jacques Bouveresse, *Que peut-on faire de la religion ?*)

Le sens du respect dû à la vérité et à des vertus comme la véracité et l'intégrité intellectuelle est restée probablement plus présent dans le système de valeurs morales des gens ordinaires que dans celui des élites politiques et -ce qui est évidemment encore plus difficile à comprendre et plus préoccupant- dans celui des intellectuels eux-mêmes. (George Orwell)

Le fait que la croyance aux fantômes, en une divinité, en une vie future ou dans n'importe quelle autre chose, crédible ou non, soit universelle ne démontre rien de plus que ce qui n'a besoin d'aucune démonstration : l'unanimité entre les hommes, l'identité de la constitution du cerveau humain, identité dont la résultante inévitable sera, globalement, que des données semblables engendrent des déductions semblables. (Edgar Poe)

A l'heure actuelle, les Gouvernements ne sont plus les dépositaires de la souveraineté nationale mais les simples exécutants des ordres émanant du pouvoir financier ; et les hommes politiques, corroborant à titre posthume les thèses de Marx à propos de l'État énoncées il y a plus d'un siècle, ont capitulé devant les exigences du capital, rebaptisé « les marchés » pour l'occasion. Ce changement de vocabulaire n'est pas le seul qui puisse être souligné. En effet, pendant le XX<sup>ème</sup> siècle, c'était la bourgeoisie qui fomentait les nationalismes car elle avait besoin, pour résoudre les crises économiques que le capitalisme engendrait, de se lancer dans des guerres qui n'auraient pu être déclenchées en l'absence d'un sentiment patriotique savamment entretenu par les dirigeants politiques. Les prolétaires, eux, l'avaient bien compris qui prônaient l'internationalisme (« prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! ») comme moyen le plus sûr d'empêcher ces carnages (les anarchistes allant jusqu'à apprendre l'espéranto pour pouvoir dialoguer avec ceux des tranchés d'en face et constater que rien ne les opposait). Mais dans ce début de XXI<sup>ème</sup> siècle ce ne sont plus les « prolétaires » mais les « patrons » du monde entier qui se sont regroupés, d'abord par l'émergence des firmes multinationales, puis par l'interpénétration des économies rendues ultra-libérales et dérégulées, que nous connaissons sous le nom de « mondialisation ». (...) La nouvelle classe financière n'a ni âme ni états d'âme : aussitôt l'État accouru à la rescousse elle recommence à se partager, sur les ruines par elle-même provoquées, les millions de dollars comme s'il ne s'était rien passé. (Santos Juliá)

Le pouvoir de la finance est devenu une sorte de dieu tout-puissant, dont l'autorité a fait plier gouvernants et partis politiques naguère garants de la démocratie. Un dieu parce qu'on ne le voit pas, mais on le ressent et on le rencontre partout. (Santiago Carrillo, ancien secrétaire général du Parti Communiste Espagnol)

[La] nouvelle logique du « *bourdonnement* » (j'emploie le mot bourdonnement à dessein. C'est la traduction la plus courante de l'anglicisme « *buzz* », désormais utilisé cent fois par jour dans les médias) porte en elle non seulement l'explosion possible du journalisme (...) mais la destruction du paradigme démocratique lui-même. Quelle logique ? Celle d'un bruit maximal associé à une information minimale. Une fois lancé, un « *buzz* » tourne en boucle, sans que nul ne puisse arrêter la machine. On l'a bien vu au sujet de DSK. Que l'on cède prématurément à l'accusation insidieuse, comme l'a fait Marine Le Pen, ou que l'on défende avec insistance la « présomption d'innocence », comme la majorité des commentateurs, cela n'a plus vraiment d'importance. Au corps défendant de celui qui la prononce, chaque parole renforce mécaniquement l'intensité du buzz. Piégé ! (...) L'info n'a jamais été aussi abondante et libre. Ce ne sont pas nos amis tunisiens qui diront le contraire. Mais le prix à payer se relève très élevé. Pour faire entendre sa voix dans cette immense clameur, pour gagner quelques « *clicks* » sur son blog, chacun est conduit à

provoquer, à simplifier. Il s'agit de « parler fort », afin de capter l'attention. (...) Le buzz, à l'origine, était une simple technique de marketing publicitaire (...) L'originalité du procédé consistait, via le bouche-à-oreille, à enrôler les consommateurs eux-mêmes dans la promotion du produit. L'objectif étant de faire le maximum de bruit, les qualités réelles du produit, le « contenu », passaient à l'arrière-plan. Aujourd'hui, force est de constater que cette même technique a gagné la vie démocratique et culturelle. Petites phrases ajustées, transgressions langagières, dérapages simulés, accusations limites : non seulement le « buzz » règne quotidiennement en maître, mais il devient « tendance ». Les imbéciles s'en prévalent. Fini la nuance, adieu la pensée ! Nous voilà précipités du matin au soir dans une bourdonnante folie. (Jean-Claude Guillebaud)

Il existe un moyen aussi simple que radical pour réduire drastiquement le nombre de millionnaires : leur permettre de devenir milliardaires...

Le système politique français, en effet, n'est plus exactement démocratique. Il est oligarchique. Il est concentré entre les mains de quelques-uns, les *happy few*, les nobles sans particule. (...) Il ne s'agit pas de contester la nécessité d'une élite, de nier que la compétence ou l'esprit d'entreprise méritent récompense, encore moins de donner un grand coup de faux égalitaire. (...) Mais il faut bien constater (...) que vingt ans de libéralisation et d'adaptation à la mondialisation ont consacré la domination d'une mince couche dirigeante, dont les principes éthiques ont été minés par la morale du gain individuel. A l'élite d'entrepreneurs et de hauts fonctionnaires modernisateurs de l'après-guerre, dont les revenus étaient très confortables mais raisonnables, dont les comportements étaient plus discrets et les ambitions, sinon altruistes, du moins plus collectives, a succédé une bourgeoisie avide et tape-à-l'œil, issue de l'héritage ou du pantouflage, qui pense spontanément que ce qui est bon pour elle est bon pour le pays. Symétriquement, l'égalité des chances, qui est le grand principe de légitimité de la République, est contredite chaque année davantage. Géographiquement protégée, attentive à assurer la réussite scolaire de sa progéniture, prolongée par des réseaux sociaux bien organisés, la nouvelle aristocratie se reproduit d'une génération à l'autre, tournant le dos à la logique méritocratique qui rendait l'inégalité acceptable. Les statistiques le montrent : les chances des enfants des classes populaires d'accéder au sommet se réduisent ; la logique de l'héritage, culturel et patrimonial, s'impose avec toujours plus de force. Sous les atours d'une modernité chatoyante, un nouvel Ancien Régime chemine subrepticement. (Laurent Joffrin : *comme en 1788...*)

Les élites de la République devaient servir l'État. Converties au libéralisme dans les années 1990, elles le démantèlent et se servent au passage. Un dévoiement historique. (...) L'espèce de fatalisme oligarchique où nous vivons aujourd'hui, fallacieusement appelé néolibéralisme, est un trompe-l'œil qui cache un asservissement de la population et une subordination collective à quelques profiteurs. (Eric Verhaeghe, *Jusqu'ici tout va bien !*)

Ce qui a basculé durant ces dernières années c'est l'effondrement du sens de l'intérêt général. (...) Avant, on devait choisir entre le pouvoir et l'argent. Aujourd'hui, on prend les deux. Et vite si possible. (Martin Hirsch)

Chez nous, les fins de mois étaient difficiles ; surtout les trente derniers jours. (Coluche)

Le chômage « touche » 25% des jeunes actifs (contre 9% pour l'ensemble de la population active !) et la plupart des jeunes ne « touche » pas du tout d'allocation chômage... 21% des jeunes vivent aujourd'hui en dessous du seuil de pauvreté (contre 11% pour la moyenne des français). L'effort global en faveur de l'éducation est passé, depuis 2000, de 5% à 6,5% du PIB. Une diminution qui équivaut à 20 milliards d'euros... !

Les socialistes français se sont ralliés peu à peu à l'économie de marché, en réhabilitant l'entreprise et les entrepreneurs. Dès lors, il ne fut plus question de renverser le capitalisme mais de l'accompagner. Soit. A un détail près. Les gens d'en bas, aux prises avec la dureté nouvelle, se rendaient bien compte qu'entre temps ledit capitalisme s'était durci, caricaturé, financiarisé. Parfois même il devenait fou. Ainsi donc la gauche continua-t-elle, comme dans une pièce de Marivaux, à courtiser un mort : feu le capitalisme social des années 1960. Ce faisant, elle légitimait son remplaçant, ce néolibéralisme sans complexe ni vertu, cet enfant-monstre enivré par l'effondrement du communisme. Peut-être ne fut-ce pas une « trahison » socialiste à proprement parler, mais à coup sûr une étourderie. Les peuples se sentirent livrés sans protecteurs au niveau système. Était-ce surprenant ? (Jean-Claude Guillebaud)

Les milieux populaires perçoivent de plus en plus nettement que la mondialisation se fait sur leur dos. Comment trouver une sortie, en urgence, à une situation devenue insupportable et si complexe qu'elle paraît impossible à démêler ? Pour répondre à cette question, l'attente politique des milieux populaires ne se formule pas dans le registre de l'action (ou du programme) mais dans celui de l'acte. Clarifions cette distinction. Une déclaration de guerre est un acte qui ouvre la voie aux actions militaires. L'acte est fondateur d'une nouvelle réalité dont l'action, elle, est une mise en œuvre. L'acte tranche, il trace un seuil. (Alain Mergier, sociologue)

La droite n'est libérale qu'avec elle-même. Le pacte de Schengen était simple : plus de frontières intérieures, mais un mur barbelé à l'extérieur. Et, si possible, des « camps » pudiquement appelés de transit en Turquie, en Libye, au Maroc, où viennent s'entasser et croupir les hordes sauvages qui veulent envahir la forteresse Europe. Seulement voilà. Les dictateurs complaisants qui nous servaient de gardiens n'ont pas résisté au printemps arabe. Alors, que se passe-t-il ? 25 000 Tunisiens fuient la misère, des centaines de Libyens fuient la guerre et débarquent sur le sol européen et on nous parle d'insécurité. Mais quelle blague glauque ! Le rétablissement des contrôles aux frontières sous la pression vociférante de la droite populiste signifie que ce sont toujours les mêmes qui vont subir les contrôles répétés et humiliants : les plombiers polonais, infirmières bulgares et, surtout, jeunes Maghrébins. On va trier : les Blancs oui, les bronzés non. Après l'Europe à la carte, l'Europe au faciès... Beau programme ! (Daniel Cohn-Bendit)

Je pense que les institutions bancaires sont plus dangereuses pour nos libertés que des armées entières en ordre de combat. Si le peuple américain permet un jour que les banques privées contrôlent sa monnaie, les banques et toutes les institutions qui ne manqueront pas de fleurir autour d'elles dépouilleront les gens de toute possession, d'abord à travers l'inflation, ensuite par le biais de la récession, jusqu'au jour où leurs enfants se réveilleront sans maison et sans toit sur la terre que leurs parents avaient conquise. (Thomas Jefferson, 1743-1826, 3ème Président des États-Unis)

Quand le sage montre la lune, l'idiot regarde le doigt. (vieux proverbe chinois)

On pourrait croire qu'en démocratie le souci de vérité devrait être sacré. Il n'en est rien. Le parler bien est préféré au parler vrai à condition bien sûr d'aller dans le sens des préjugés dominants. (...) Lorsque les élites mentent, lorsque la connivence de certains médias protège leurs mensonges, il ne faut pas s'étonner que le public, qui n'est pas dupe, s'en détourne. Les faussaires alimentent donc le populisme, qu'ils disent pourtant combattre. (Pascal Boniface, auteur de *Les intellectuels faussaires*)

Quand on ne vit pas comme on pense, on se condamne à penser comme on vit. (Edgar Morin)

Le capitalisme n'a pu fonctionner que parce qu'il a hérité d'une série de types anthropologiques qu'il n'a pas, et n'aurait pas pu, créer lui-même : des juges incorruptibles, des fonctionnaires intègres et webériens, des éducateurs qui se consacrent à leur vocation, des ouvriers qui ont un minimum de conscience professionnelle, etc. Ces types ne peuvent surgir d'eux-mêmes, ils ont été créés dans

des périodes antérieures, par référence à des valeurs alors consacrées : l'honnêteté, le service de l'État, la transmission du savoir, la belle ouvrage, etc. Ces types anthropologiques, le « système » doit réapprendre, contraint et forcé, à les fabriquer. Ce n'est pas gagné. (Cornelius Castoriadis)

Semprún, c'était à la fois le refus de la réfutation de la mémoire et le refus du refuge dans la mémoire. Il abhorrait l'expression de « *devoir de mémoire* » que certains administraient aux générations qui suivaient. A ce devoir-là, il opposait le besoin de connaissance de l'histoire. (Daniel Cohn-Bendit)

Le monde n'est pas injuste parce que l'on meurt à un moment ou à un autre. Et puis c'est la qualité de la vie qu'on mène jusqu'au dernier moment qui compte. En fait, la mort est l'aboutissement d'une belle vie. (David Servan-Schreiber)

Le personnel politique a bien changé depuis vingt ans. Il est plus à l'aise dans les palinodies, les chicanes et l'immédiateté rigolotes des sondages qu'avec le temps long de l'Histoire. Nos dirigeants ressemblent plus à des enfants de la télévision qu'à des conducteurs de peuples... (Jean-Claude Guillebaud)

Le grand art, en politique, ce n'est pas d'entendre ceux qui parlent ; c'est d'entendre ceux qui se taisent. (Etienne Lamy)

Le seul coté positif de cette gamine [Marine Le Pen] c'est qu'elle ne nous fera pas d'accident cérébral : elle n'a pas de cerveau. (Jean-Claude Martinez, ancien député FN)

Le clivage gauche-droite ne correspond pas uniquement à des enjeux économiques, comme le voudraient les héritiers du marxisme, mais aussi à des valeurs culturelles (Libéralisme des mœurs, autorité, sécurité, tolérance, etc.) Les classes supérieures ont tendance à être à gauche du point de vue des valeurs culturelles et à droite du point de vue des valeurs économiques, l'inverse est vrai pour les milieux populaires (...) où les tendances xénophobes et le rigorisme sécuritaire sont plus répandus. (Etienne Schweisguth, politologue) D'où le succès du FN parmi les ouvriers...

Ne discutez jamais, vous ne convaincrez personne. Les opinions sont comme des clous : plus on tape dessus, plus on les enfonce. (Alexandre Dumas fils)

Actuellement, les salariés payés au Smic voient leur salaire imputé de 8% chaque mois au titre de la CSG, soit l'équivalent d'un mois de salaire à la fin de l'année. A quoi s'ajoutent plus de deux mois payés en TVA et impôts indirects (essence, tabac, etc.), et encore deux mois en cotisations et taxes sur les salaires, etc. Au total, les classes populaires et moyennes payent entre 40% et 50% de leurs salaires en prélèvements, alors que les plus riches sont à tout juste 30% ! (Thomas Piketty, économiste)

Seuls les poissons morts vont avec le courant.

Quand nous sommes lassés des philosophes mirobolants, des intellectuels du spectacle et des clercs médiatiques, nous devrions nous souvenir qu'il en existe d'autres. Contrepoisons providentiels, vrais témoins du monde, ils opposent leur savoir discret aux gesticulations photogéniques. (Jean-Claude Guillebaud)

Par définition, les gens vraiment intéressants sont ceux que nous ne connaissons pas. La seule obsession de se « faire connaître » démontre qu'on n'est pas si « intéressant » que cela. (Paul Valéry)

Quand certains problèmes changent de degré, ils finissent par changer de nature. (...) La dette publique en France représente déjà le plus gros poste de notre budget ; autant que l'argent que nous

dépendons chaque année pour l'éducation en maternelle, primaire, collège et lycée ! (...) La dette publique, c'est la redistribution à l'envers : cela revient à prélever de la TVA chez tous et à priver les plus démunis des services publics, en utilisant une part toujours croissante des recettes fiscales pour payer des intérêts financiers aux plus riches. (Stéphane Boujnah, banquier et président du *think tank* progressiste « En temps réel »)

La faim dans le monde n'est pas un problème technique, mais politique. (Olivier de Schutter, rapporteur à l'ONU sur le droit à l'alimentation)

Quand on veut enterrer un problème, on crée une commission. (Georges Clemenceau)

Au lieu de dire que la globalisation est quelque chose qui s'attaque de l'extérieur aux nations, je défends l'idée qu'il existe une dynamique sociale et culturelle interne aux nations avancées qui les désintègre. Je plaide pour un retour à l'idée de nation, indispensable à tout projet collectif. La vraie faillite de nos classes dirigeantes c'est leur incapacité à incarner cet idéal collectif propre à faire vivre leur nation. (Emmanuel Tood, démographe et politologue)

Il ne suffit pas d'être inséré dans des débats internationaux pour comprendre leur impact au niveau national. Ces élites, qui ont perdu le goût et le sens de leurs responsabilités nationales, ont leur part de responsabilité. Elles professent une haine de la nation devenue l'internationalisme des imbéciles. (Jacques Saphir, économiste)

Le pouvoir est un élixir aphrodisiaque universel. (Frédéric Mitterrand)

Quelle est la différence entre le cannabis et les promesses d'un politicien ? Aucune. Les deux partent en fumée et font doucement rigoler...

Le pourcentage d'actifs français travaillant à temps partiel a doublé depuis 2000. Les trois quarts des temps partiels « subis » sont occupés par des femmes. La parité au travail n'est pas pour demain...

Désormais, l'équité remplace l'égalité, le salaire devient le « coût du travail », les cotisations sociales s'appellent « charges sociales » et le profit « création de richesse »...

Si tu te sens libre c'est parce que tu ne connais pas l'étendue de ta cage.

Je ne saurais trop recommander la lecture de l'excellent numéro de la revue « Hermès » consacré à la multiplication des « langues de bois » au sein des régimes démocratiques avancés. Ce qui était autrefois l'apanage des régimes autoritaires et des partis staliniens a, désormais et sous de formes diverses, envahi presque toute la communication politique et sociale. Formatage croissant des discours et multiplication des canaux d'information instantanée conduisent aujourd'hui à une cacophonie de phraséologies si réductrices qu'elles alimentent le simplisme des raisonnements et stérilisent le débat public. (...) une prétendue forme de parler vrai fait à présent figure de nouvelle langue de bois. A coup de formules à l'emporte-pièce et supposées de « bon sens », certains politiques s'emploient aujourd'hui à singer le parler de la rue. Vantant ainsi les idées reçues, les stéréotypes et les préjugés qui les accompagnent, ils donnent à leurs propos des airs d'évidence et de simplicité visant à éluder la complexité des situations auxquelles nous faisons face. C'est ce que Thomas Legrand, dans « Hermès », appelle le « parler cash » et dont l'illustration la plus symptomatique est la manière dont Nicolas Sarkozy, depuis une décennie, nous assène ses petites vérités du moment. (Daniel-Cohn-Bendit)

Des expressions tricheuses, des métaphores stupides, des clichés ineptes ont colonisé le vocabulaire politique. A droite comme à gauche prévalent des ressassements, des sentences et des formules



recopiées, tant et si bien que le débat démocratique tourne en rond. Il n'a plus prise sur le réel. C'est surtout flagrant sur le terrain de l'économie. (...) Ce fourvoiement a transformé les économistes en astrologues et les commentateurs en médecins de Molière. La réalité (cachée) est que les marchés financiers -présentés comme « rationnels »- sont des purs mirages où règnent le panurgisme, la rumeur, l'émotivité et les joueurs sans scrupules (on dit les « *Spieler* »). Ceux qui, à gauche, tentent de leur résister ont perdu d'avance puisqu'en adhérant au langage menteur, ils rendent par avance les armes. La tâche urgente pour la gauche est très claire : retrouver et réhabiliter tous les mots volés à la démocratie. (Jean-Claude Guillebaud)

Un milliard de mouches ne peut se tromper : la merde est donc bonne.

La mort est, parfois, tout un art de vivre (Renaud)

Il est décidé depuis longtemps. Flic ou enseignant, que feriez-vous ? L'enseignement est une vertu qui aigrit. Le flicage est un vice qui enorgueillit. Et comme il est plus facile d'abandonner une vertu qu'un vice, il n'a pas le choix. (Fred Vargas, *L'armée furieuse*)

Mais le temps avait passé et les succès répétés avaient corrompu [sa] nature originelle. La certitude et l'assurance s'infiltraient dans sa conscience, charriant avec elles de nouveaux matériaux, de l'ambition, de la morgue, de la rigidité. (Fred Vargas, *L'armée furieuse*)

L'aide n'a toujours qu'un temps et la lâcheté a l'éternité. C'est selon ce principe que l'on finit généralement par attraper les fuyards. (Fred Vargas, *L'armée furieuse*)

Si tout le monde est aussi mesquin dans le milieu universitaire c'est parce que les enjeux sont également étriqués. (Douglas Kennedy, *Quitter le monde*)

Ceux qui vomissent les tièdes n'ont pas fini de dégueuler... (Vieux proverbe chinois)

Je suis *in-secte* parce que je me méfie de toutes, et *in-culte* parce que je n'en pratique aucun. (Raymond Queneau)